

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

IV

Le lieutenant réfléchit quelques instants, chercha dans sa tête une solution.

— Il n'y a pas d'autre moyen ! se dit-il résolument. C'est grave, et je joue gros jeu... je risque ma tête peut-être. Qu'importe ! J'ai promis, je tiendrai parole. Si j'échoue, Mathilde me saura gré de mon dévouement...

Il se rendit à son domicile, après avoir acheté chez un marchand d'habits une petite valise et quelques vêtements, que la femme de ce dernier devait lui porter sur le champ.

Puis, imaginant un prétexte pour éloigner quelques instants son brosseur, il se hâta d'enlever de la petite malle en cuir les effets qu'elle contenait, y plaça mystérieusement quelques objets dont nous connaissons bientôt la nature, puis il la referma avec soin.

Dès que le soldat fut rentré :

— Pierre, lui dit M. Marquais, prenez cette valise et accompagnez-moi à Lobau.

— Cette valise ?...

— Hé oui, parbleu ! celle que vient d'apporter cette pauvre femme. C'est la mère d'un de ces brigands que j'ai pincés ce matin. Jo n'ai pas pu lui refuser la faveur de faire passer un peu de linge à son scélérat de fils.

— Vous êtes si bon, lieutenant !

— Tâchez de complimenter et suis-moi, lui dit le lieutenant

Marquais. Il faut bien qu'il change de chemise, ce gredin de communalard !...

— En attendant qu'on lui fasse son affaire ! ajouta le domestique.

Arrivé à la caserne et sous le prétexte d'arracher des révé-

lations à son prisonnier, il se fit conduire au cachot où le fédéré avait été retenu par ses soins quelques heures auparavant. Puis il éloigna tout le monde.

— Laissez-moi seul avec ce diable ! dit-il aux soldats...

On supposa que l'officier voulait lui tirer les vers du nez, lui faire subir un interrogatoire et obtenir de lui des indications et des aveux.

Le brosseur, obéissant à un ordre de son lieutenant, avait déposé la valise dans un coin de la cellule. Amilear Merquier, convaincu qu'on venait le chercher pour le fusiller, s'était croisé les bras, regardait fièrement ses bourreaux.

— Je suis prêt ! dit-il d'une voix ferme. Vous m'avez fait trop languir. Tuez-moi tout de suite, comme mon malheureux colonel, et que ça finisse !...

— T'n in-fant, bandit ! Il faut d'abord, répondit brutalement Marquais, il faut que tu me dises,

de gré ou de force, certaines pot'ées choses... Nous allons causer. Retirez-vous, vous autres !...

— Vous pouvez me massacrer !... répliqua le fédéré d'un air de défi. Votre pouvoir ne va pas au-delà...

— Bah ! Nous verrons bien, mon gaillard !

À peine Edouard Marquais fut-il seul avec son prisonnier,



...Je veux mourir ; je veux le rejoindre !... c'est moi qui l'ai tué !...